



ISSN 2268-493X
ISSN en ligne 2268-4948

Synergies Portugal n° 10 - 2022 p. 137-154

L'historiographie et l'ethnographie dans l'imaginaire esthétique d'Édouard Glissant : une immunité anthropologique pour les diverses humanités

Mohamed Lamine Rhimi

Université de Tunis, Tunisie

rhimi_ml@hotmail.fr

<https://orcid.org/0000-0002-5245-6742>

Reçu le 11-07-2022 / Évalué le 26-10-2022 / Accepté le 25-11-2022

Résumé

Chantre de l'*antillanité*, Édouard Glissant, poète, romancier et philosophe martiniquais, n'a de cesse de rattacher sa rhétorique à une littérature qui tient à la fois lieu de rupture avec l'atavisme et le silence plaqués aux Caribéens et de dépassement de la mystification et du fixisme qui sclérosent leur culture et entravent son progrès. Somme toute, l'écrivain s'emploie à cultiver l'historiographie et l'ethnographie, dans l'objectif non seulement d'impulser une ethnopoétique, propre aux insulaires, mais également d'adouer une immunité anthropologique, à même d'assurer une jouvence culturelle à toutes les communautés du chaos-monde. Pour ce faire, le penseur réhabilite la dynamique de la *tranhistorie* pour mettre fin à la prédation historique et placer son *ethnopoétique* et sa géopolitique sous le double signe de la non-violence et du vivre-ensemble. C'est ainsi que les divers imaginaires artistiques des différentes régions du monde entrent en interactions illimitées, dont les résultantes sont inestimables.

Mots-clés : chaos-monde, Édouard Glissant, ethnographie, ethnopoétique, transhistoire

Historiografia e etnografia na imaginação estética de Édouard Glissant: uma imunidade antropológica para as várias humanidades

Resumo

Cantor da *antillanité*, Édouard Glissant, poeta, romancista e filósofo da Martinica, não cessa de vincular a sua retórica a uma literatura que serve tanto para romper com o atavismo e o silêncio impostos ao Caribe quanto para superar a mistificação e o fixismo que paralisam a sua cultura e que travam o seu progresso. Em suma, o escritor empenha-se em cultivar a historiografia e a etnografia, com o objetivo não só de estimular uma ethnopoética própria dos insulares, mas também de alimentar uma imunidade antropológica, capaz de garantir uma juventude cultural a todas as comunidades do caos-mundo. Para isso, o pensador reabilita a dinâmica da *tranhistória* para pôr fim à predação histórica e colocar a sua *ethnopoética* e a sua geopolítica sob o duplo signo da não-violência e da convivência. É assim que as várias imaginações artísticas das diferentes regiões do mundo entram em interações ilimitadas, cujos resultados são inestimáveis.

Palavras-chave : caos-mundo, Édouard Glissant, etnografia, ethnopoética, transhistória

Historiography and the ethnography in Edouard Glissant's aesthetic imagination: an anthropological immunity for various humanities

Abstract

Cantor of “Antillanité”, Edouard Glissant, Martinican poet, novelist and philosopher, links constantly his rhetoric to a kind of literature, which could act as an epistemological break with atavistic culture and domination, which affect Caribbeans. In sum, the writer cultivates the historiography and the ethnography for the purpose of not only giving impetus to *ethnopoetics*, which is specific to islanders, but also of underpinning anthropological immunity. The latter should be able to ensure the cultural rejuvenation of all communities in the “chaos of the world.” In order to achieve this, the thinker rehabilitates the dynamics of *transhistory* with which he seeks to assist Caribbean in decolonizing history. At the same time, he places his *ethnopoetics* and his geopolitics under the double sign of nonviolence and co-existence. This is how the different artistic imaginaries all over the world interact unlimitedly with one another to make the outcomes of this invaluable process.

Keywords: chaos of the world, Edouard Glissant, ethnography, ethnopoetics, transhistory

Introduction

Écrivain martiniquais Édouard Glissant place son œuvre sous le signe des « contre-rhétoriques » (Glissant, 2010 : 24), en ceci qu’elles véhiculent « une révolution culturelle » (Glissant, 1981 : 407) et une « ethnopoétique » (Glissant, 1981 : 132) caribéenne. Autant dire que notre auteur n’appréhende la transmodernité des diverses communautés et cultures qu’en termes de rupture d’avec les systèmes de pensée colonialistes, comme il le souligne dans *Poétique de la Relation* : « Dans cet univers, de domination et d’oppression, de déshumanisation sourde ou déclarée, des humanités se sont puissamment obstinées. Dans ce lieu désuet, en marge de toute dynamique, les tendances de notre modernité s’esquissent. C’est à repérer de telles contradictions qu’il faut d’abord nous attacher » (Glissant, 1990 : 79).

Au lieu de « travailler à la mort du colon » (Fanon, 2002 : 83), le romancier antillais met tout son soin à effectuer un décentrement historique, en ce sens qu’il envisage l’Histoire à travers le kaléidoscope d’une rhétorique archipélique, c’est-à-dire d’une « transrhétorique » (Glissant, 1997a : 112), et non selon le focus occidental unique. L’*ethnopoétique* romanesque glissantienne est ainsi mise à contribution pour impulser et soutenir un projet culturel propre aux sociétés composites, projet qui tient compte de leurs « digenèses » (Glissant, 1997a : 57). C’est aussi en hissant l’*ethnopoétique* antillaise à ses sphères esthétiques paroxysmiques que l’écrivain lui assure une participation active et édifiante à la culture mondiale autant qu’une interaction opératoire et fructueuse avec les imaginaires qui essaient à partir des

différentes régions du monde. Ainsi l'*ethnopoétique* insulaire embrasse-t-elle la transmodernité.

Dans notre perspective, où la transrhétorique ressortit essentiellement à l'interpénétration des genres oratoires (l'impulsion judiciaire, l'éloquence épидictique et la visée délibérative), où « l'orateur doit posséder l'ensemble des savoirs » (Cicéron ; Mathieu-Castellani, 2000 : 14) et où « [l']art oratoire a besoin du concours de tous les arts et sciences » (Quintilien ; Mathieu-Castellani, 2000 : 14), il s'agira d'évaluer de quelle manière l'écrivain antillais s'érige à la fois en « historien » (Glissant, 2003 : 149) et en « ethnologue » (Glissant, 2008 : 121). Autrement dit, il sera question d'appréhender la façon dont sa transrhétorique nourrit sa pensée et son art romanesque des apports de l'Historiographie et de ceux de l'ethnographie.

Rappelons, à ce propos, que la contre-rhétorique glissantienne, dans son versant ethno-historiographique, s'attache à rendre compte d'une particularité anthropologique antillaise, somme toute complexe et dont l'appréhension n'est pas donnée d'emblée, en raison du transbord des Africains et de leur réduction en esclavage, comme le suggère l'auteur, dans *Sartorius. Le roman des Batoutos* (1999), en mettant l'accent sur l'absence de repères chronologiques dans l'Histoire des insulaires, laquelle incarne symboliquement et/ou métaphoriquement « un maelström indébrouillable » (Glissant, 1999 : 243). Partant, l'écrivain martiniquais opère un décentrement de perspective historique dans l'intention de lever le voile sur la véritable Histoire des Antillais : « Se battre contre l'un de l'Histoire pour la Relation des histoires, c'est peut-être à la fois retrouver son temps vrai et son identité » (159), postule-t-il, à ce propos, dans *Le Discours antillais*. C'est à partir de ce point de vue que Glissant s'emploie à promouvoir une « poétique de la mondialité » (Glissant, Noudelmann, 2018 : 41) et une esthétique d'une « nouvelle région du monde » (Glissant, 2006 : 21), lesquelles cultivent une politique qui se propose de faire face aux forces hégémoniques, en repensant la mémoire de l'esclavage, en « [combattant les effets pervers de la mondialisation] » (Glissant, Noudelmann, 2018 : 41) et en assurant une immunité culturelle, une jouvence identitaire, voire une perfectibilité esthétique pour les différentes communautés.

Ici, l'acte rhétorique argumentatif s'accroît des vérités historiques et s'arme en conséquence d'une archéologie ethnographique pour faire l'impasse sur la généralisation des systèmes génériques monolithiques cloisonnés. L'écrivain et ethnologue martiniquais formulent, dans *Les Entretiens de Baton Rouge*, les constats suivants :

C'est pourquoi j'ai pensé que nous sommes toujours des ethnologues de nous-mêmes. L'écrivain est l'« ethnologue de soi-même », il intègre dans l'unicité de son œuvre toute la diversité non seulement du monde, mais aussi des

techniques d'exposition du monde. Alors le dépassement des genres est rendu nécessaire par cette situation nouvelle, il ne s'agit pas tellement ni seulement, dans cette situation, d'exprimer des communautés, mais d'exprimer des communautés dans leur corrélation vive à d'autres communautés, ce qui libère les individus et modifie la perspective des littératures (Glissant, 2008 : 121).

Dans quelle mesure Glissant fustige-t-il « la volonté d'une incommunication imposée à la plupart des humanités » (Glissant, 2005 : 175), pour préconiser une littérature engagée, reposant sur des « tendances libératrices » (Glissant 1981 : 195) et aidant à réussir « un changement dans l'imaginaire des humanités » (Glissant, 2010 : 42) ?

Quelles articulations s'établissent-elles, dans l'écriture glissantienne, entre l'historiographie et l'ethnographie, d'une part, et l'art oratoire et l'esthétique, d'autre part ? Quelles en seraient les retombées poétiques, anthropologiques, voire géopolitiques aussi bien sur les Antillais que sur « la totalité-Terre » (Glissant, 1990 : 45) ?

1. Le discours judiciaire ou l'historiographie et l'ethnographie glissantiennes

S'agissant du procès des esclavagistes qui représente, à coup sûr, l'un des maîtres mots de la rhétorique sous-jacente à l'œuvre littéraire de Glissant, celui-ci, dans le but de garantir l'efficacité et la réussite de son discours, s'efforce, d'emblée, de réécrire l'Histoire antillaise. Celle-ci fut caractérisée par le masquage et le voilement des vérités traumatisantes qui concernent la « digenèse¹ » des Nègres antillais. Il procède, pour réussir ce palimpseste, à la transcription de l'historicité du surgissement de la communauté insulaire, c'est-à-dire, au retraçage de son histoire véridique. Il est sans doute ici question d'un plaidoyer pro domo, plaidoyer en faveur de la cause antillaise, plaidoirie pour défendre l'antillanité. Et Glissant de confirmer, dans *Le Discours antillais*, que « [l'] une des conséquences les plus terrifiantes de la colonisation sera bien cette conception univoque de l'Histoire, et donc du pouvoir, que l'Occident a imposé aux peuples » (1981 : 159). C'est dans cette mesure que l'impulsion judiciaire propre à l'éloquence glissantienne revêt une résonance particulière. À cet égard, Áron Kibédi Varga nous propose une analyse très intéressante :

Le discours appartenant au genre judiciaire ne constitue toujours qu'une partie d'une situation relativement complexe, celle, classique, du procès. Une telle situation suppose en principe deux discours, celui de l'accusation et celui de la défense, et c'est de la confrontation de ces deux discours que naît l'état de la question qui permet au juge d'établir son jugement (2002 : 86).

Eu égard à l'impulsion judiciaire propre à la rhétorique sous-tendant l'œuvre romanesque glissantienne, il n'est pas inutile de signaler que le romancier intente un procès contre les esclavagistes sans être vraiment investi d'un arsenal de « preuves extra-techniques » étant donné le camouflage ou le « raturage »² dont est entachée l'histoire antillaise. Qu'en est-il donc de ces preuves extra-techniques et quel en est l'enjeu pour le discours judiciaire glissantien ?

En engageant son procès contre ceux qui ont transbordé ses ancêtres en masse dans les bateaux négriers, l'écrivain antillais se trouve à court de preuves extra-techniques. C'est que les traces de la sale besogne ont été méthodiquement effacées. Lui restent alors les preuves techniques qui, elles, relèvent essentiellement de la compétence créatrice de l'orateur, c'est-à-dire du pouvoir d'une rhétorique qui était la littérature. Il s'agit là, sans aucun doute, de la force régénératrice de l'éloquence judiciaire qui s'emploie à retracer l'itinéraire historique réel des Antillais, laquelle force est le propre de la maïeutique rhétorique glissantienne. Dans cette perspective, la distinction que fait Christelle Reggiani entre les preuves extra-techniques et les preuves techniques nous est très importante :

Aristote, comme le fera Cicéron, distingue précisément les preuves extra-techniques ; les preuves extra-techniques [...] - les seules que nous considérons aujourd'hui comme « preuves » -, les documents, les actes écrits, les aveux, les témoignages contrôlés, bref tout ce qui n'exige point de « technè » particulière, ne concernant pas l'art du discours, puisqu'il s'agit là d'acquis dans un dossier ; les preuves techniques [...], au contraire, relèvent de la méthode et des dons : elles résultent de la dialectique et de l'argumentation de l'avocat, in disputatione et in argumentatione oratoris (De Oratore II. XVII. 116), de son « art » propre (53).

Dans cet ordre d'idées, Aristote met l'accent sur les preuves que l'orateur doit « inventer » (Aristote ; Reggiani, 2001 : 53) en ces termes : « Seules les preuves sont techniques, tout le reste n'est qu'accessoire » (Aristote ; Reggiani, 2001 : 53).

C'est exactement dans cette perspective que les dimensions heuristique et archéologique, en somme ethnographique de la rhétorique sous-tendant l'œuvre littéraire de Glissant se montrent opératoires, et ce, en raison de la révélation des vérités concernant l'avènement ou la naissance ou encore le surgissement de la communauté antillaise, lesquelles vérités étaient très longtemps falsifiées par les manœuvres coloniales. Dans ce contexte Olivier Reboul nous rappelle : « Les preuves intrinsèques sont celles que crée l'orateur ; elles dépendent donc de sa méthode et de son talent personnel » (Reboul, 2001 : 61).

Précisons ici que, si l'on en croit Aristote, l'orateur doit inventer uniquement les preuves techniques, puisque les preuves extra-techniques doivent être, a priori, exposées :

Entre les preuves, les unes sont extra-techniques, les autres techniques ; j'entends par extra-techniques, celles qui n'ont pas été fournies par nos moyens personnels, mais étaient préalablement données, par exemple, les témoignages, les aveux sous la torture, les écrits, et autres du même genre ; par techniques, celles qui peuvent être fournies par la méthode et nos moyens personnels ; il faut par conséquent utiliser les premières ; mais inventer les secondes (Aristote ; Patillon, 1991 : 31).

Pour ce qui est du romancier martiniquais, il se doit de tout inventer, et les preuves intrinsèques, et les preuves extrinsèques, car il s'agit là, à bien des égards, d'un raturage quasi-intégral de l'Histoire des Antillais. On a, à juste titre, affaire à une « non-histoire », aux dires de Glissant qui précise dans son Entretien du CARE :

La non-histoire n'est pas l'absence d'événements. Si vous concédez l'hypothèse de la «surdétermination externe», du même coup vous concevez que l'on peut fonder théoriquement une périodisation propre à l'histoire de la Martinique, précisément en mettant à jour les ressorts occultés de la surdétermination. Car ce qui importe ici, ce n'est pas tant d'évidence de la domination, qui est extrême, que son mode, qui est caché. C'est en quoi l'historien «objectif» se révèle insuffisant (1983 : 19).

L'impulsion judiciaire dont s'arme notre auteur est un « acte, du fond même de l'effacé » (Glissant, 1981 : 224), qui vise à exprimer l'inexprimable et « résoudre l'énigme »³, parce que « la mémoire historique fut trop souvent raturée, l'écrivain antillais doit «fouiller» cette mémoire, à partir de traces parfois latentes qu'il a repérées dans le réel » (Glissant, 1981 : 133). Il s'agit ainsi de l'un des apports les plus opératoires du pacte conclu entre la rhétorique glissantienne, d'un côté, et son œuvre littéraire et romanesque, de l'autre : faire éclater les vérités de la Traite, de l'esclavage, de l'exploitation des Noirs transbordés. C'est ce que l'écrivain s'attache à saisir dans *Le Discours antillais* :

Dans ce sens, l'œuvre qui ne relance pas, ici et inlassablement, le moteur historique, contribue à renforcer l'aliénation. Reprendre à partir du premier bateau négrier qui débarqua sa première cargaison et, de là, combler le hiatus. Cela sous-entend que soit dénoncée au départ et en permanence l'exploitation économique. Cette dénonciation est liée à l'éclaircissement historique (409).

Partant, Glissant recourt à l'éloquence judiciaire afin d'éclairer les zones d'ombre de l'Histoire antillaise et mettre à l'index les colonialistes. Toutefois, cette dynamique fonctionne en écho à la dimension prophylactique dont s'enrichit la rhétorique inhérente à l'œuvre littéraire de Glissant. C'est ce qu'il développe en particulier dans l'ouvrage précité :

Nous pouvons être malades de l'Histoire quand nous la subissons passivement - tout en n'échappant pas à son poids taraudant. L'Histoire (ainsi que la littérature) est à même de nous labourer, comme conscience et cheminement de la conscience, comme névrose (signe d'un manque) et tassement de l'être (Glissant, 1981 : 137).

Aussi est-il question du caractère à la fois heuristique, archéologique, voire ethnographique que le discours judiciaire travaillant l'œuvre littéraire de Glissant recèle. Résonne à ce propos la formule de Milan Kundera : « Si l'auteur considère une situation historique comme possibilité inédite et révélatrice du monde humain, il voudra la décrire telle qu'elle est [...] le romancier n'est ni historien ni prophète : il est explorateur de l'existence » (1995 : 59). Comme « l'essence de l'art est de nous faire voir les choses telles quelles » (Érasme ; Fumaroli, 2009 : 105), dans quelle mesure le romancier antillais met-il à contribution son art oratoire et plus particulièrement son discours judiciaire dans l'objectif de mettre à nu la criminalité des commerçants de la chair humaine et de remettre en question tout ce qui, de près ou de loin, participe de l'aliénation de l'auditoire insulaire ?

Il faut préciser d'abord que Glissant soumet au boycottage le leurre et le « faux » dont est imprégnée la version historique coloniale. Il cherche, en conséquence de cela même, à mettre en lumière « le vrai », séculairement voilé et systématiquement rayé par la machine esclavagiste. C'est là le domaine propre au discours judiciaire, comme l'ont bien pointé Michèle Aquien et George Molinié : « Le genre judiciaire est l'un des trois grands genres de l'éloquence. Il se définit par la matière du discours : il s'agit toujours de discuter sur le vrai et le faux, contradictoirement » (1996 : 212). Et Glissant, qui tâche de percer les secrets de l'Histoire antillaise, foncièrement caractérisée par un mouvement de réification et d'aliénation⁴, met son auditoire en garde contre l'oubli, qui n'est autre qu'une termitte qui ronge la mémoire historique des Antillais et gangrène intrinsèquement leur identité : « Tout oublier de son histoire : cette grâce nous est interdite, car nous n'avons rien appris. » (Glissant, 1997b : 181), lira-t-on à ce propos dans *L'Intention poétique*.

Dès lors, le romancier antillais s'érige en avocat redoutable qui met en cause les réflexes coloniaux, en levant le voile qui cache les vrais motifs qui animent leurs actes. En fait, ces Conquistadores se retranchent derrière le prétexte de civiliser les peuples arriérés du monde et avancent pour ce faire les allégations des valeurs censées être nobles de la religion. Cependant, ils ne font en réalité qu'instrumentaliser ces valeurs afin de mettre ces peuples sous leur joug, et ce, pour des raisons exclusivement mercantiles et des finalités impérialistes. C'est en ce sens qu'on peut lire dans *Les Indes* les vers qui évoquent expressément l'intention profonde qui catalyse et impulse le projet des colonialistes :

*Ces conquérants convoitent jusqu'à en mourir les mines
d'or et d'argent du Nouveau Monde. Ils vainquirent le rivage,
puis la forêt, puis les Andes, puis les Hauts Plateaux avec
leurs villes désertées. Ils saccagèrent l'espace, dans leur fureur
cupide et follement mystique. Tragique Chant d'amour avec
la terre nouvelle. Élévation progressive, massacre, solitude
finale. Une rupture est commencée ; mais l'homme ne renonce
pas au rêve. Il repeuplera ce qu'il a dépeuplé. À la rapine
succédera la rapine (Glissant, 1994b : 129).*

Sous cet angle de l'impulsion judiciaire appliquée dans une rhétorique sous-tendant l'historiographie et l'ethnographie, Glissant remet en cause la version monolithique et verticale de l'Histoire, et propose un autre focus historique qui rendra compte du passé sanglant des colonisateurs occidentaux s'évertuant à légitimer leurs barbaries, comme il le souligne dans *Faulkner Mississippi* : « [...] la certitude que l'Histoire est une et souveraine et que ses hérésies (les histoires particulières des peuples considérés comme marginaux et périphériques) sont vouées à être réduites. C'est une passionnante illustration de la pensée de système et de l'établissement de la légitimité » (1996a : 161-2). L'auteur redescend le cours du temps pour atteindre « la béance de la traite négrière d'où tout est provenu pour ces Noirs » (Glissant, 1996a : 235-6). La Traite représente pour ainsi dire une fracture primordiale ou un phénomène incarnant la création originelle et contribuant ainsi au surgissement du peuple antillais, comme le souligne le penseur martiniquais dans *Le Discours antillais* : « La société martiniquaise ne préexiste pas à l'acte colonial, elle en est littéralement la création » (1981 : 209). Dès lors, on est en droit de parler du récit de la déportation des Noirs vers le Nouveau Monde, celui des plantations et de leur néantisation.

Le romancier-plaideur, loin de l'aspect infra-littéraire et superficiel, articule son récit autour de la Traite négrière, de ses événements taraudants, de la barbarie des actes criminels, ceux des Conquistadores esclavagistes, et des séquelles indélébiles de ces actes ignominieux, comme il le signale dans *Le Discours antillais* : « La Traite, le peuplement originel (1640-1685). Extermination des Caraïbes. Introduction de la canne » (1981 : 156). Les vers, repérés dans *Pays réel, pays rêvé* (1985), mettent en scène le calvaire des transbordés :

*Nous râ lions à vos soutes le vent peuplait
Vos hautes lisses à compter
Nous épelions du vent la harde de nos cris
Vous qui savez lire l'entour des mots où nous errons
Désassemblés de nous qui vous crions nos sangs
Et sur ce pont hélez la trace de nos pieds (Glissant, 1994b : 293).*

Le romancier martiniquais s'engage ainsi à fond pour mettre à découvert le visage monstrueux des tortionnaires esclavagistes et, du même élan, pour mettre au grand jour les tortures et rendre compte des plaies des victimes. Chemin faisant, il jette la lumière sur « [l']univers servile (1685-1840) » (Glissant, 1981 : 156). Il est, à juste titre, question de la systématisation de l'asservissement des déportés, suite à la « [promulgation] du code noir » (Glissant, 1981 : 156), comme le précise Glissant : « Traite systématique. Mise en place du système des Plantations. Développement progressif de la nomenclature de la canne » (Glissant, 1981 : 156). Dans ce fil d'idées, les planteurs-esclavagistes, conséquents avec eux-mêmes, ont réussi le montage systématisé des plantations, et ce, dans l'objectif de mettre tout à profit et d'exploiter les traités. C'est en ce sens que le penseur caribéen pointe du doigt, dans *Le Discours antillais*, le « système des Plantations (1800-1930) ». Cette période empiète donc sur la précédente. Apparition en France du sucre de betterave. « Libération » de 1848. Balkanisation interne (le système des Plantations proprement dit) et externe (isolement des petites Antilles les unes par rapport aux autres) » (1981 : 156). Les planteurs ont ainsi astreint les nouveaux arrivés - on avait affaire à l'arrivage d'une marchandise au vrai sens du terme - à remplir une fonction double : des bêtes de somme consacrées au travail agraire et des étalons pour décupler le cheptel des esclaves. Voici ce qu'en dit l'auteur par la bouche de Makhandal dans *Monsieur Toussaint* (1959) :

Vous le gérant, tais-toi, hein ? On peut peser l'homme qui possède des terres, il veut tuer pour prospérer, il dit : « Les Nègres sont des bêtes, tant vaut les faire produire ! » Mais un gérant pas plus que toi ni moi, qui s'est taillé un empire dans un carré de cannes, avec la pierre du moulin pour capitale ! Son pouvoir, c'est le mousquet, sa justice, c'est le fouet. J'en ai tué, des gérants saouls qui revenaient de lapider une Nègresse ou de couper la jambe à un marron (Glissant, 1998 : 28).

Glissant, lors du déroulement de son discours judiciaire, ne manque point de dénoncer le mandarinat des mulâtres. Ceux-ci étaient l'instrument de l'aggravation de la situation au sein de laquelle s'ensuivaient les insulaires et non un moyen de leur émancipation. C'est ce que l'écrivain s'attache à montrer dans *Le Discours antillais* : « L'apparition de l'élite, les bourgeois (1865-1902). Cette période est donc comprise dans la précédente ! Industrialisation du sucre de betterave. Développement de la classe de représentation (mulâtres puis, «classe moyenne») » (1981 : 156). Bien qu'ils aient été instrumentalisés par les békés et le système impérialiste, les mulâtres s'appliquent, à leur tour, à radicaliser la marginalisation des Nègres asservis. Maman Dio, la prêtresse vaudoue, éclaire dans *Monsieur Toussaint* (1959), leur tendance délibérée et exagérée à opprimer les Antillais : « Les Blancs ont signé

les papiers qui parlent / Le Mulâtre est debout, il nous écrase pire qu'un Blanc » (1998 : 34).

Le romancier enchaîne sur la même lancée pour mettre de nouveau, dans *Le Discours antillais*, le doigt sur la cause réelle des actes entrepris à l'encontre des déportés. Il s'agit essentiellement de l'un des mobiles mercantiles : « La victoire de la betterave (1902-1950) » (1981 : 156). Force est de mentionner, dans cette logique du genre judiciaire, que Glissant s'en prend à la plantation qui incarne pour lui le pire modèle d'asservissement qu'ait connu le monde moderne. Il est en effet question du système esclavagiste le plus rigide, dans la mesure où cette plantation systématise la réification totale des esclaves qui, eux, fléchissent sous le joug de l'exploitation. C'est en ce sens que, dans *Poétique de la Relation*, le penseur martiniquais en présente une analyse plus détaillée :

Résumons [...] ce que nous savons de la Plantation. C'est une organisation socialement pyramidale, confinée dans un lieu clos, fonctionnant apparemment en autarcie mais réellement en dépendance, et dont le mode technique de production est non évolutif parce qu'il est basé sur une technique esclavagiste [...] au sommet de la pyramide des Planteurs, colons ou békés - c'est ainsi qu'on les nomme aux Antilles -, s'efforcent de constituer une pseudo-aristocratie blanche. Je dis une pseudo, car ces tentatives d'enracinement dans une tradition ne furent presque nulle part sanctionnées par la caution du temps, ni par la légitimité d'une filiation absolue. La Plantation, qui secrète des mœurs et des coutumes, d'où découleront des cultures, n'établit pour autant pas de tradition qui marque (1990 : 78).

Concernant l'élite, elle joue pleinement le rôle qui lui est programmé, lequel rôle est générateur de sclérose et d'étiollement de la société antillaise, c'est-à-dire qu'il consiste à présenter cette société en offrande aux exploiters mercantilistes sans les moindres dégâts possibles, comme le signale Glissant en ces termes : « Il faut tout immobiliser, pour tout exploiter ; l'élite est chargée de «pratiquer» cet immobilisme » (1981 : 400-1). Pour toutes ces raisons, on assiste à l'effritement de la société insulaire qui, elle, cède à la consommation passive et succombe à l'imitation aveugle et réductrice. Elle perd subséquemment tout repère pour être à la merci de la manipulation des békés ou des mulâtres. C'est ce que l'écrivain s'attache à pointer dans *Le Discours antillais* : « La néantisation ? Doctrine officielle de l'assimilation «économique». Triomphe du système de change (fonds publics-bénéfices privés) et production-prétexte. Békés et mulâtres comme commis privilégiés du tertiaire » (157).

Le bilan est on ne peut plus négatif. Face aux colonialistes, les Antillais se révèlent des gens désarmés, c'est-à-dire dépourvus de toute autonomie, de toute conscience, voire de toute volonté de prendre en main leur vie. Ils sont pris au piège impérialiste et, par conséquent, ils sont dépersonnalisés. Le constat de Glissant est à cet égard très révélateur :

L'exploitation des colonies de ce type exige la dépersonnalisation. Au stade servile, il s'agit de déraciner mentalement l'esclave, après l'avoir déporté. Il s'agit ensuite de persuader l'Antillais qu'il est autre (de l'empêcher de se représenter). C'est en première instance l'entreprise impérialiste qui décide de tout mettre en œuvre, d'abord pour couper l'esclave de son ancienne culture (les traits de cultures deviennent survivances), ensuite pour couper l'Antillais de sa vérité (les traits de culture deviennent ornement folklorique). Le lieu commun de ces deux opérations est l'absence (soigneusement épaissie) d'une histoire (1981 : 400).

2. La pensée et la poétique glissantiennes : une immunité anthropologique pour les diverses humanités

Il importe beaucoup pour nous, à ce stade de l'analyse des soubassements et des horizons de la rhétorique qui était l'historiographie et l'ethnographie de Glissant, de rappeler que le romancier antillais prend le contrepied de l'universel généralisant de Saint-John Perse qui cultive l'unicité du modèle occidental. Glissant remet en question cet universalisme culturel, lequel prête appui aussi bien à l'invasion esclavagiste, à la poussée colonialiste qu'aux tendances réificatrices du Nouvel Ordre Mondial. Il s'agit là, à bien des égards, de jeter l'anathème sur le culte de « L'identique » (Glissant, 1983 : 185) et de récuser toute systématisation, comme le précise Glissant dans *L'imaginaire des langues* :

Je crois qu'il nous faut abandonner l'idée de l'universel. L'universel est un leurre, un rêve trompeur. Il nous faut concevoir la totalité-monde comme totalité, c'est-à-dire comme quantité réalisée et non pas comme valeur sublimée à partir de valeurs particulières. C'est fondamental et cela change sans qu'on s'en aperçoive la plupart des données de la littérature mondiale à l'heure actuelle (2010 : 46).

Ce passage, repéré dans *Tout-Monde* (1993), revient sur la pesanteur des carcans inhérents à l'universalisation culturelle standardisante. Le narrateur y invite les Antillais à se révolter pour se libérer de ces carcans que les dominateurs ont mis à leurs cous :

Et puis, à confondre le vivant et l'identique, à refuser de percevoir ce qui en même temps perdure et change, comme nous avons changé déportés par-delà les Eaux Immenses, et à privilégier les cris si imparables de la révolte dans la prétention univoque de l'identitaire, on en finit par admettre que tout cela - les cris, la révolte, le lourd combat contre les dépossessions - trouve son accomplissement dans l'universel ; mais c'est en vérité dans un universel que l'on nous a suggéré, imposé, comme la fin en essence de toute identité. L'absolu de l'identitaire et le béant de l'universel se relaient (1993 : 512).

Glissant procède à « une coupure épistémologique » (Glissant, 1990 : 235) qui discrédite, en définitive, une certaine philosophie de l'Histoire au profit de la pensée archipélique de l'errance, laquelle revendique l'identité-relation et se réclame de la pensée du rhizome, de la « pensée des transversalités » (Glissant, 2007 : 118) des « histoires des peuples [qui] se sont rencontrées enfin et ont contribué à changer la représentation même que nous faisons de l'Histoire et de son système » (Glissant, 1997a : 16). Dans ce même élan, la rhétorique glissantienne se focalise sur l'esthétique baroque et la poétique du divers. Elle cultive également l'opacité, qui garantit la diversité et la variété culturelles. L'écrivain caribéen s'applique ainsi à « tisser ce réseau » (Glissant, 1997a : 251) du « Tout-monde » (Glissant, 1997a : 176) et se déclare manifestement pour le *nomadisme circulaire*, pour le dialogue, l'interaction et l'échange culturels : « [...] comment être soi sans se fermer à l'autre et comment consentir à l'autre, à tous les autres sans renoncer à soi ? » (1996b : 37), s'interroge Glissant, dans *Introduction à une poétique du Divers*, soulevant les questions cruciales de l'ipséité et de l'altérité.

Loin de magnifier les « modèles universels » (Glissant, 1990 : 207) et de souscrire au « spectacle des hégémonies » (Glissant, 1996b : 68), Glissant se détermine, dans *Introduction à une poétique du Divers*, pour « la fracture de l'universel généralisant et a priori la surprise de l'étant, de l'existant surgissant, à l'encontre de la permanence de l'être » (1996b : 68). C'est justement dans la perspective de cette coupure épistémologique que le penseur martiniquais s'érige en héraut d'une conception novatrice de la culture, annonciatrice de l'ère d'une Totalité-monde. C'est ce que le penseur antillais met en exergue dans son *Entretien du CARE* :

La question à poser est donc celle de la reconversion des savoirs. Le savoir occidental, encore triomphant, est systématique et « utilitaire ». D'autres formes de savoirs, en germe dans des cultures aujourd'hui encore méconnues ou dominées, ont chance d'ouvrir non plus sur des régentements, mais sur une réelle mise en relations à l'échelle planétaire. C'est pourquoi un de nos devoirs les plus évidents est aujourd'hui dans nos pays de prophétiser la multiplicité. Celle-ci est la condition irréversible de l'unité solidaire (1983 : 23-4).

La rhétorique glissantienne s'emploie de fait à jeter les bases solides d'une totalité artistique généreuse et édifiante, en ceci qu'elle s'inscrit en faux contre la sclérose et se lève contre toute tentative d'extinction de quelque culture que ce soit. C'est ce que soutient Glissant dans *Introduction à une poétique du Divers* : « La littérature conçue comme le Récit, qui est le témoin de l'Histoire, et comme le privilège issu de ceux qui «faisaient» l'Histoire, cette littérature est stérile. Mais la passion et la poétique de la totalité-monde peuvent indiquer le rapport neuf au Lieu et débusquer, changer, les anciens réflexes » (1996b : 100-1). Du même coup, cette totalité épouse les différentes identités et les différents imaginaires du chaos-monde. C'est là la valeur ajoutée opérante en matière de multiculturalisme non aliénant, c'est-à-dire de créolisation. Glissant décrit, dans *L'imaginaire des langues*, cette totalité-monde en ces termes :

Le lieu est incontournable mais il n'est pas exportable, du point de vue des valeurs. On ne peut pas généraliser des valeurs particulières mais on peut quantifier toutes les sortes de valeurs particulières, non pas en « extraire » des valeurs universelles mais pour en faire un rhizome, un champ, un tissu, une trame de valeurs différentes mais qui tout le temps s'entretouchent et s'entrecroisent. C'est une autre chose que de penser que sa propre valeur deviendra une valeur universelle. Penser que sa propre valeur entre dans un entrecroisement de valeurs de la totalité du monde, à mon avis, c'est un beaucoup plus grand, noble et généreux projet que celui de tenter que sa propre valeur devienne valable pour le monde entier (2010 : 45).

Précisons ici que le penseur veut frayer « une trace nouvelle dans le lacs du monde » (Glissant, 1996a : 133), lacs culturels mondiaux que le réseautage esthétique propre à cette poétique de la *totalité-monde* ose en démêler les enchevêtrements, le comprendre et le fertiliser. Rhétorique et poétique glissantiennes tournent le dos au dogmatisme et se démarquent du sectarisme pour se placer, de manière ultime, sous l'emblème de la tolérance et remplir leur office sous l'enseigne du vivre ensemble. Dans *Poétique de la Relation*, Glissant intègre même les esclavagistes sous l'aile de sa nouvelle esthétique, c'est-à-dire dans l'aire nouvelle de la *totalité-monde* :

Pour ce qui est de mon identité, je m'en arrangerai par moi-même [...] Il faut bien dialoguer avec l'Occident, qui est par ailleurs contradictoire en lui-même (c'est l'argument qu'on m'oppose ordinairement, quand je parle des cultures de l'Un), et lui apposer le discours complémentaire de ce qui veut donner avec. Et ne voyez-vous pas que nous sommes impliqués à son devenir (1990 : 205) ?

Ainsi, la poétique et la philosophie de la totalité-monde constituent les manifestations directes de la structure profonde de la rhétorique archipélique glissantienne, en ce sens que le dialogue et l'interaction culturels qui régissent le chaos-monde trouvent leur origine dans l'interpénétration des genres oratoires qui, à notre avis, marque de son sceau les plans rhétoriques de notre auteur. En somme, la poétique de la totalité-monde ne s'avère opérante que si elle se réclame de l'impulsion judiciaire et de l'éloquence épictétique afin de magnifier les identités et cultures. L'esthétique du chaos-monde glissantien fait ainsi la part belle à la visée délibérative dans l'intention d'appeler aussi bien les caribéens que tous les humains à assumer leur responsabilité ontologique et à se livrer à la création culturelle. La poétique de la Relation se fait ainsi gardienne de cette totalité-monde. Pour ce qui est de la créolisation, elle constitue non seulement son dynamisme organique, mais aussi la dynamique organique de son renouvellement perpétuel et imprévisible.

En dernière analyse, si, sous l'égide de la poétique du chaos-monde, la rhétorique archipélique se focalise sur les interactions et les enchevêtrements culturels et réactive « l'emmêlement » (Glissant, 1990 : 205) civilisationnel pluridirectionnel, en dehors de toute hégémonie, elle ne saurait être qu'un catalyseur de reviviscence ethnique et de jouvence culturelle pour les communautés, comme le confirme le penseur martiniquais dans *Traité du Tout-Monde* : « Tous les peuples sont jeunes dans la totalité-monde » (1997a : 230). La dynamique d'échange, développée dans l'univers du chaos-monde, met certes en œuvre, dans son fonctionnement, le multilinguisme et le multiculturalisme. Néanmoins, elle les dépasse, dans le sens où elle exerce son action en portant sur les interactions transversales de l'étendue qui couvrent synchroniquement et spatialement toutes les ethnies et cultures de la *totalité-terre*, mais aussi sur les échanges culturels lorsqu'ils sont appréhendés dans une perspective diachronique, à la fois anticipatoire et prémonitoire, tournée vers le devenir du monde, du chaos-monde. C'est là où la créolisation, chère à Glissant, rejoint sa signifiante la plus profonde, en ceci qu'elle constitue, à en croire l'écrivain, « un processus de métissage inarrêtable, dont les résultantes sont imprédictibles » (Glissant, 2005 : 50), et qu'elle préside à un monde imprévisible en pleine et perpétuelle transformation. C'est ainsi également que la rhétorique et l'esthétique glissantiennes sont mobilisées pour sauver en quelque sorte la beauté du monde, c'est-à-dire pour sauver toutes les communautés du monde contemporain, de ce Tout-monde, comme le certifie le penseur martiniquais dans *Faulkner, Mississippi* : « La seule communauté aujourd'hui frappée dans son droit à constituer communauté, est la communauté-monde » (1996a : 303).

Rappelons, dans ce fil d'idées, que le romancier martiniquais procède par le truchement de son œuvre romanesque, par le biais des « contre-rhétoriques »

(Glissant, 2010 : 24) qui lui sont inhérentes, et via l'esthétique de la nouvelle région du monde qui en découle, à la moralisation de la mondialisation, laquelle s'orchestre fondamentalement autour de l'injustice, de l'inégalité et de la discrimination parmi les humains. Il s'emploie à interroger et à repenser la mondialisation, c'est-à-dire à solutionner « la situation d'opresseur-opprimé » (Glissant, Noudelmann, 2018 : 130), à en évacuer, pour le moins, la violence et la ségrégation raciale. Il s'attache, par là même, à accréditer auprès de ses auditeurs, et par-delà, auprès de tous les humains, la valeur organique de la solidarité, non en tant que catégorie instrumentalisée par les régimes dits démocratiques ou par la propagande électorale et médiatique, mais comme liaison magnétique entre les humains dont la différence des ethnies et cultures ne peut que générer de l'enrichissement pour la totalité-monde. C'est dans cette perspective que Glissant confie dans *L'entretien du monde* que « [la] solidarité est que si chez l'ancien opprimé, la haine ou la rancœur disparaissent, on lui rend un service. On le libère du point de vue de son humanité. Et si chez l'ancien oppresseur, le racisme disparaît, on lui rend un service. Il approche de mieux en mieux son humanité » (Glissant, Noudelmann, 2018 : 130).

Il faut remarquer ici que l'écrivain martiniquais se penche, à travers son esthétique de la *nouvelle région du monde*, à faire face - et à inviter ses lecteurs à procéder de même - aux errements et aux dérapages du régime impérialiste de la mondialisation qui se place sous le contrôle de la centralisation, c'est-à-dire sous le sceau de la démesure dans l'exploitation des races et peuples opprimés. En fait, c'est là la raison pour laquelle le romancier se révolte et s'évertue à remettre les pendules à l'heure, dans le sens où il fait appel à une sorte d'équinoxe anthropologique, culturelle et économique entre les différentes ethnies et régions du Tout-Monde. L'écrivain mise *a fortiori* contre les solstices de la globalisation à la fois réductionniste et exclusiviste, comme il le revendique dans *Une nouvelle région du monde* : « Le rééquilibrage économique du monde est une nécessité absolue, et nous ne pouvons cesser de le considérer, même si nous voyons le plus souvent qu'il s'agit là d'un vœu non suivi d'effet » (2006 : 208).

Conclusion

Faisant la part belle à une démarche de démasquage historiographique et mettant en œuvre un processus de dévoilement à la fois archéologique et ethnographique, le penseur caribéen jette le discrédit sur les leurres et la fourberie dont s'arment les systèmes colonialistes. Ainsi Glissant arrive-t-il, via son discours judiciaire, à mettre à nu les vrais mobiles des esclavagistes et à soumettre au boycottage les agissements des colonialistes mal intentionnés, lesquels cherchent toujours à

détruire la société et à désunir la communauté antillaises. Par là même, Glissant jette un discrédit sur tout ce qui a, de près ou de loin, trait à l'aggravation de la situation d'aliénation au fond de laquelle s'enclavent les insulaires. Autant dire qu'il s'applique à battre en brèche tout ce qui permet aux accapareurs colonialistes d'avoir la mainmise sur l'identité, la culture et l'économie des Antilles.

En somme, Glissant procède à la mise à mort de l'archétype historique occidental, dans le sens où sa rhétorique, accréditant l'impulsion judiciaire et la hissant à son point culminant, sonne le glas d'une certaine manière de la philosophie de l'Histoire et s'attache, en même temps, à instaurer sur ses débris tout ce qui échappe à la norme atavique et monolithique, tout ce qui est différent et hors norme, pluri-dimensionnel et irréductible, irrécupérable et inaliénable. On a justement affaire ici à « l'historicité » des peuples, historicité à laquelle l'ethnographie est corrélative ou coextensive, c'est-à-dire à leurs véritables histoires, comme le souligne l'écrivain martiniquais dans son *Entretien du CARE* :

Si l'histoire est un système pan-logique (comme l'Occident l'a en effet conçu) alors ou nous sommes des attardés ou des anormaux. Mais si l'on peut supposer une multi-relation des histoires concomitantes dans le monde actuel, sans qu'un projet radical, un axe, une bielle centrale soient à dégager à toutes forces, alors nous qui sommes ainsi écartelés entre la trace taraudante d'une part, et la nécessité de rassembler d'autre part, oui, nous nous trouvons être des exemples atypiques de la mise en relation mondiale. L'atypique est le signe « normal » de l'historicité au sens contemporain. L'histoire n'a plus de modèle. Ce qui dans l'histoire a pesé en nous des ratages, aujourd'hui, dans les histoires qui se rassemblent sans s'éluder, nous projette tels que en pleine problématique du monde. Ce qui était notre faiblesse devient notre force (1983 : 18).

Ainsi peut-on inférer que la mise à mort de la philosophie occidentale de l'Histoire et la réhabilitation des histoires des communautés et des peuples constitue les catégories d'une pensée archipélitique qui s'opère en pleine concordance avec la combinatoire oratoire qui s'établit entre le judiciaire et l'épidictique propres à la rhétorique glissantienne. Tout comme l'impulsion judiciaire s'emploie à dénoncer l'essentialisme occidental, lequel est historiquement générateur de colonisation, l'éloquence épidictique se veut une exaltation de l'identité et de l'histoire antillaises. L'écrivain préconise en effet le respect de toutes les communautés du chaos-monde et prend en considération les spécificités de leurs histoires et cultures comme l'atteste, d'ailleurs, la dynamique du multilinguisme et particulièrement celle de la créolisation, constituant, somme toute, les mécanismes privilégiés dont s'accroît la totalité culturelle que Glissant s'attache à promouvoir. C'est également en lançant un appel urgent à la « solidarité du monde » (1997a : 112), que l'écrivain

tente de responsabiliser ses lecteurs, citoyens du chaos-monde, de les mettre en garde contre les contrecoups qui peuvent advenir.

Bibliographie

- Aquien, M., Molinié, G. 1996. *Dictionnaire de rhétorique et de poétique*. Paris : La Pochotèque, Le Livre de Poche, Librairie Générale Française.
- Fanon, F. 2002. *Les damnés de la terre*. Paris : La Découverte.
- Fumaroli, M. 2009. *L'Âge de l'éloquence*. Genève : Droz.
- Glissant, É., Noudelmann, F. 2018. *L'entretien du monde*. Paris : PUV.
- Glissant, É. 2010. *L'imaginaire des langues (Entretiens avec Lise Gauvin)*. Paris : Gallimard.
- Glissant, É. 2008. *Les entretiens de Baton Rouge* (avec Alexandre Leupin). Paris : Gallimard.
- Glissant, É. 2007. *Mémoires des esclavages*. Paris : Gallimard.
- Glissant, É. 2006. *Une nouvelle région du monde (Esthétique I)*. Paris : Gallimard.
- Glissant, É. 2005. *La Cohée du Lamentin (Poétique V)*. Paris : Gallimard.
- Glissant, É. 2003. *Ormerod*. Paris : Gallimard.
- Glissant, É. 1999. *Sartorius. Le roman des Batoutos*. Paris. Gallimard.
- Glissant, É. 1998. *Monsieur Toussaint*. Paris : Gallimard.
- Glissant, É. 1997a. *Traité du Tout-Monde (Poétique IV)*. Paris : Gallimard.
- Glissant, É. 1997b. *L'Intention Poétique (Poétique II)*. Paris : Gallimard.
- Glissant, É. 1996a. *Faulkner, Mississippi*. Paris : Éditions Stock.
- Glissant, É. 1996b. *Introduction à une poétique du Divers*. Paris : Gallimard.
- Glissant, É. 1994a. Pays réel, pays rêvé (1985). In : *Poèmes complets*. Paris. Gallimard.
- Glissant, É. 1994b. *Les Indes* (1956). In : *Poèmes complets*. Paris : Gallimard.
- Glissant, É. 1993. *Tout-Monde*. Paris : Gallimard.
- Glissant, É. 1990. *Poétique de la Relation (Poétique III)*. Paris : Gallimard.
- Glissant, É. 1983. « Entretien du CARE (Centre Antillais de Recherches et d'Études) avec Édouard Glissant », CARE, n°10.
- Glissant, É. 1981. *Le Discours antillais*. Paris : Éditions du Seuil.
- Kibédi Varga, Á. 2002. *Rhétorique et littérature*. Paris : Klincksieck.
- Kundera, M. 1995. *L'art du roman*. Paris, Gallimard.
- Mathieu-Castellani, G. 2000. *La rhétorique des passions*. Paris : PUF.
- Patillon, M. 1991. *Éléments de rhétorique classique*. Paris : Nathan.
- Reboul, O. 2001. *Introduction à la rhétorique*. Paris : PUF.
- Reggiani, Ch. 2001. *Initiation à la rhétorique*. Paris : Hachette.

Notes

1. « Mais il y a des peuples aujourd'hui qui ne sont pas nés dans ce passé lointain, mythique, et qui sont nés des convulsions de l'Histoire [...]. Ce ne sont pas des peuples présents depuis l'origine des temps et qui peuvent concevoir une genèse, une création du monde [...]. Pour les individus cela crée une souffrance terrible parce qu'ils ont été élevés dans la persuasion que la genèse est le seul recours possible et ils voient bien qu'ils ne vivent pas dans l'aura, ou l'écho, ou l'ombre de cette genèse, mais selon une digenèse permanente. J'étais à un colloque au Québec et un professeur disait dans la salle, répondant à une de mes interventions : «Moi je suis né en Asie, je suis citoyen autrichien, ma femme est Australienne,

deux de mes enfants sont nés à New York, le troisième est né à Québec, alors qu'est-ce que je suis ?» disait-il avec une souffrance terrible parce que lui, il croyait encore qu'exister, être, c'est être la projection d'une genèse. Et il voyait bien qu'il était une digenèse vivante lui-même, et sa femme, et ses enfants. Que sa famille, son clan, sa tribu soit digénétique lui causait une souffrance terrible. Alors je lui ai répondu : «Qu'est-ce que vous êtes ? Vous êtes ce que vous êtes. C'est-à-dire que vous êtes composite, vous êtes digénétique et tant que vous ne l'acceptez pas, vous allez souffrir.» », Glissant, É., Noudelmann, F. 2018. *L'entretien du monde*. Paris : PUV, p. 56-7.

2. « Parce que la Traite a été un immense raturage. », *Ibid.*, p. 33.

3. Glissant, É. 2006. *Une nouvelle région du monde (Esthétique I)*. Paris : Gallimard, p. 205. Cf. également, p. 201 : « Nul lieu au monde ne peut s'accommoder du moindre oubli d'un crime, de la moindre ombre portée. Nous demandons que les non-dits de nos histoires soient conjurés, pour que nous entrions, tous ensemble et libérés, dans le Tout-monde. Ensemble encore, nommons la Traite et l'esclavage perpétrés dans les Amériques, crime contre l'humanité. Soyinka Chamoiseau Glissant mars 1998 ».

4. « [...] il faut montrer ici que l'aliénation a une histoire - notre histoire subie. », Glissant, É. 1981. *Le Discours antillais*. Paris : Éditions du Seuil, p. 209.